

# Docteur Fontaines : chirurgien des résistants

**B**eaucoup de résistants, en Périgord, ne seraient pas entiers s'ils n'avaient pas, un soir d'embuscade qui tourne mal, rencontré le docteur **René Fontaines**. Ce réfugié strasbourgeois a été, à l'hôpital de Clairvivre et à Périgueux, le chirurgien de la résistance, opérant en cachette dans des conditions à la fois rocambolesques et tragiques...

Plus de quarante ans après on a rendu hommage au médecin décédé par la pose d'une plaque à l'hôpital de Clairvivre, dans la campagne périgordine. Dans l'agglomération périgourdine, dans le quartier des Romains, deux voisins ont bien connu le docteur **Fontaines**, l'un pour avoir été son infirmier, **Gilbert Pierron**, l'autre son patient, **Robert Sudey**. Celui-ci n'est pas près d'oublier son aventure. Pendant la libération d'Angoulême, officier de corps francs dont le nom de guerre était la Torpille, il a le bras ouvert et l'artère coupée par un obus de mortier.

A l'hôpital de Périgueux, on pense lui couper le bras. Mais il fait appeler le docteur **Fontaines**, qui va tenter l'impossible, à Clairvivre, où étaient soignés les blessés, dans un hôpital réservé à l'origine aux tuberculeux. C'est là qu'il fera la connaissance de celui qui est resté son ami, l'infirmier **Gilbert Pierron**.

Tous deux aiment à raconter leurs histoires et rendre hommage au médecin auquel il voue un véritable culte, regrettant qu'on ait attendu 46 ans pour poser une plaque commémorative.

« Il disait : je ne veux pas connaître la nationalité des gens, je ne connais que des malades. C'était un chirurgien extraordinaire, et un type très simple, toujours sur la brèche pour sauver la vie des résistants

qui lui arrivaient à l'improviste, dans un état épouvantable, qu'il fallait discrètement opérer ».

**Robert Sudey** ne revient pas encore de l'opération qui a été tentée sur lui. Certes, son bras est encore plein d'éclats de métal qui font grésiller tous les détecteurs devant lesquels il passe, certes il a longtemps souffert des abcès créés par des morceaux qui revenaient régulièrement à la surface. Mais il a toujours un bras et qui fonctionne.

C'est un miracle quand on connaît les moyens réduits de l'époque. Il n'y avait qu'une façon de sauver son bras, c'était la greffe. Et c'est là qu'il tente une greffe... de tendon de chien. Depuis, le Trélassacois a un bras qui fonctionne normalement grâce à ce tendon de chien !

La chose était incroyable à l'époque même pour les autres chirurgiens, car sitôt la guerre finie, le médecin, revenu à Strasbourg y invitait son patient pour des examens post-opératoires. « Et puis aussi pour me montrer à d'autres médecins, venus de plusieurs pays étrangers. J'étais comme une grande première, ils me serraient la main pour vérifier que mon bras fonctionnait. »

D'ailleurs, le médecin avait écrit depuis Strasbourg à son patient, régulièrement, pour lui demander ce qu'il avait comme douleurs, s'il pouvait travailler, s'il avait notamment assez de force entre le pouce et l'index. Apparemment, il se souvenait parfois avec inquiétude de ses greffes de chiens du Périgord.

Depuis, les greffes ont perdu ce caractère artisanal. On utilise des éléments synthétiques en matière plastique ou des organes humains grâce à la conservation par congélation. Là, c'était l'époque héroïque, pas

question de laisser refroidir le matériel : « Le plus dur » témoigne aujourd'hui en rigolant l'infirmier **Gilbert Pierron**, « c'était d'arriver quand on en avait besoin à attirer les chiens errants au troisième étage de l'hôpital pour les piquer et prélever les tendons ! »

Entre autres, le chirurgien avait constaté que les mieux adaptés étaient uniquement les tendons de l'arrière train. Il a fallu un chien et demi pour sauver le bras de **Sudey**. « Et il ne m'a jamais demandé un sou ».

Car ce qui intéresse les deux amis, plus que cette « anecdote », c'est de témoigner de celui qui fut un grand toubib et un grand Résistant. Ses admirateurs racontent qu'un jour il soigne un officier allemand qui lui propose une récompense : « Libérez **Foster** » répond sans hésiter le toubib, qui fait alors relâcher un de ses confrères qui risquait la mort dans les geoles allemandes du secteur. Certes, l'hôpital de Clairvivre était un secteur d'urgences où on mourrait beaucoup, car c'étaient des combattants sérieusement atteints qui s'y retrouvaient : « on m'apporte des moribonds et on voudrait que je les ressuscite » se plaignait le bon docteur qui opérait jour et nuit. Et avec l'humour en prime : il adorait se faire photographier avec ce qu'il appelait son tablier de boucher, toujours ensanglanté.

### A la guerre comme à la guerre.

Le docteur **Fontaines** réalisait d'autres prodiges. Un jour, sur une femme victime d'une fusillade dans le village d'Azerat, il préleva de l'os de la jambe droite pour lui sauver le talon gauche et lui permettre de marcher à nouveau.

Spécialiste de la greffe, il s'occupait notamment des brûlés : « C'est incroyable quand on pense aux conditions d'hygiène et aux matériels extraordinaires dont on dispose aujourd'hui. Lui, il faisait ça au scalpel sur un coin de lit. Il a comme ça greffé un brûlé comme on pose des carreaux de moquette en lui prélevant l'épiderme sur les fesses. Et quand la peau des fesse repoussait il prélevait encore... » Rien ne se perd.

Les deux copains, qui ont gardé le sens de l'humour trouvent, quand même, qu'aujourd'hui on fait peu cas des souffrances endurées. **Robert Sudey** notamment, n'oubliera pas comment, parce qu'il était blessé, alors que son bras fonctionnait normalement, on n'a pas voulu le titulariser dans son boulot, et comment en compensation, on lui compta chichement les pensions.

Heureusement, pour se réconcilier avec le monde, il y a des hommes comme le docteur **Fontaines**, et des hommes qui ont gardé leurs bras, avec ou sans tendons de chiens.

**Robert Sudey, retraité rue des Roses à Trélassac près de Périgueux, un bras miraculé de guerre et qui fonctionne grâce à une greffe... de tendon de chien.**

